

# Une analyse historique et ethnobotanique des relations entre les activités humaines et la végétation prairiale

C. Brousse

Espace paysage, surface à dimension économique, écrin écologique, superficie botanique, la prairie existe rarement sans l'activité des hommes. Ce travail a pour enjeu de présenter, en introduisant une définition succincte de l'histoire de l'ethnobotanique, une histoire de la prairie et des hommes qui la cultivent.

## RÉSUMÉ

L'ethnobotanique, terme créé en 1895, a vu le concept correspondant évoluer. Les principaux auteurs sont rappelés, en particulier André-Georges HAUDRICOURT qui, avec Louis HÉDIN, ont défini l'ethnobotanique comme "la science étudiant les relations réciproques existant entre les hommes et les plantes". A la période de la Révolution fourragère, ils ont souhaité concilier, pour les prairies, l'approche agronomique et la dimension des sciences humaines. Cette vision écologique de la place de la prairie est précisée ; les différentes dimensions qui se croisent autour de la prairie alimentent in fine des relations hommes - plantes dont il peut être pertinent d'analyser l'étendue et les évolutions.

## SUMMARY

### **A historical and ethnobotanic analysis of the connection between human activities and grassland vegetation**

A landscape in its own right, an economic entity, and an ecologically and botanically-rich habitat, grassland is shaped by human activities and rarely exists outside them. The evolution of Ethnobotany is retraced since its creation in 1895 (concept and authors). In France, HAUDRICOURT and HÉDIN defined ethnobotany as "the science that studies the reciprocal relationship between plants and mankind". When intensive farming flourished after World War II, they wished to integrate the dimension of human sciences and combine it with an agronomic approach. This ecological vision of grassland function, and more precisely the relationship between grassland and the men that cultivate it, is discussed in the second part. It may be relevant to analyze the evolution and extent of the different aspects concerned with grassland.

Discipline scientifique et pratique poétique, l'ethnobotanique, de même que la prairie, engage des histoires et des enjeux multiples. Tantôt pratique taxinomique consistant à lister des plantes utiles, tantôt recueil de colporteurs, l'ethnobotanique est une science à part. Une science dont il s'agira de retracer l'histoire afin d'éclairer, à la lumière des concepts ainsi acquis, l'histoire et l'avenir de la prairie.

## 1. Qu'est ce que l'ethnobotanique ?

### ■ L'histoire de la discipline

Ni inféodée à la botanique, ni tout à fait auxiliaire de l'ethnologie, l'ethnobotanique apporte un regard nouveau sur l'étude de l'une et l'autre des disciplines. En passant

de l'étude d'un herbier à l'analyse des sociétés, l'ethnobotanique ensemence le regard du scientifique et fertilise notre connaissance du monde. Des interactions constantes existent et se forment quotidiennement entre monde des plantes et société des hommes. Domestiquées ou sauvages, primitives ou modernes, les fleurs et les civilisations bourgeonnent, s'épanouissent et meurent dans une dynamique analogue. Des analogies, des amalgames, mais surtout des échanges et des interdépendances qui, de tout temps, ont permis l'épanouissement ou causé la chute des civilisations.

Le terme *ethno-botany* est né sous la plume du professeur américain **J.W. HARSHBERGER**, botaniste et agro-botaniste, dans un article publié par le *Philadelphia Evening Telegram* le **5 décembre 1895**. Cet article rendait compte d'une conférence prononcée par J.W. HARSHBERGER

#### AUTEUR

Ethnobotaniste, 127, rue de Reuilly, F-75012 Paris ; carole.brousse@gmail.com

**MOTS CLÉS** : Agriculture, écologie, évolution, évolution sociale, fourrage, histoire, prairie, sociologie.

**KEY-WORDS** : Agriculture, change in time, ecology, forage, grassland, History, social evolution, Sociology.

**RÉFÉRENCE DE L'ARTICLE** : Brousse C. (2011) : "Une analyse historique et ethnobotanique des relations entre les activités humaines et la végétation prairiale", *Fourrages*, 208, 245-251.

à l'Association Archéologique de l'Université locale. Le professeur définit cette discipline comme **la science de l'usage des plantes par les peuples autochtones**. Cette définition est à l'image du parti pris impérialiste de l'époque : il s'agit de s'intéresser aux usages des plantes formulés par les indigènes dans une perspective purement économique. En effet, en apprenant à utiliser les plantes utiles à la façon des sociétés traditionnelles, le professeur J.W. HARSHBERGER entend les valoriser commercialement dans les pays développés.

En problématisant la tradition botanique héritée du XIX<sup>e</sup> siècle, *L'Homme et les plantes cultivées* va proposer **en 1943** une discipline nouvelle. En s'intéressant pour la première fois à la manière dont les peuples interprètent et traitent leur utilisation des plantes, cet ouvrage, rédigé à quatre mains par **André-Georges HAUDRICOURT et Louis HÉDIN**, constitue bel et bien le premier d'un champ scientifique qui fait de l'interdisciplinarité et de la réciprocité sa perspective centrale.

En 1944, William Benjamin CASTETTER proposait l'intégration de la **"discipline interdisciplinaire"** dans le champ plus vaste de l'ethnobiologie (BARRAU, 1973) ; une association qui permettra peu à peu l'institutionnalisation de l'ethnobotanique, processus consacré **en 1957** lorsque le laboratoire de botanique appliquée du Muséum National d'Histoire Naturelle prit le nom de laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie. **Roland PORTÈRES** (1906-1974), créateur du laboratoire, est ainsi celui qui **instite l'ethnobotanique en France**. Ce faisant, PORTÈRES **suit les auteurs américains** qui ouvrirent la voie et définirent le domaine.

En 1916, l'américain Wilfred Williams ROBBINS participait à l'institutionnalisation de la discipline en introduisait des notions théoriques et méthodologiques nouvelles. Il s'agissait de montrer que l'ethnobotanique est une science qui va au-delà de la simple collecte de plantes ; elle est la discipline propre à expliciter la compréhension profonde de la vie végétale et les relations des hommes avec les plantes telles que perçues par les peuples autochtones.

En 1930, Melvin R. GILMORE crée le Laboratoire d'Ethnobotanique de l'Université du Michigan dont le but initial était d'assurer les identifications botaniques, dans leur répartition et leurs usages économiques. En 1939, VESTAL et SCHULTES ont tenté, sans succès, de faire admettre que le terme de "botanique économique" serait préférable à l'appellation d'ethnobotanique. Les deux chercheurs considéraient en effet que les ethnobotanistes américains n'avaient jusqu'à maintenant eu en vue que les plantes utilisées par les indigènes tandis que le vocable "botanique économique" pourrait plus largement recouvrir l'usage des plantes par l'ensemble des peuples.

Il est certain que l'ethnobotanique américaine s'est longtemps satisfaite d'une étude des plantes utilisées par les seuls peuples primitifs. Sous l'impulsion de Volney JONES, elle a toutefois pu élargir ses vues et ses activités. En **1941**, **Volney JONES** publie *La nature et le but de l'ethnobotanique* et propose une définition supplémentaire du

champ. Pour l'américain, l'ethnobotanique *"porte exclusivement sur l'interrelation de l'homme primitif et des plantes et prend pour seul but l'illumination de ce contact"*. S'il restreint encore le champ d'étude aux peuples primitifs, JONES propose toutefois par le terme "d'interrelation" d'intégrer la philosophie mythologique, le folklore, la religion à la simple notion de plantes utiles.

Enfin, en 1950, Georges Peter MURDOCK considère l'ethnobotanique comme une des catégories de l'ethnoscience ou *"folk science"*. En ce sens, elle devient un ensemble d'idées mises en modèle, de notions et d'attitudes qu'un groupe humain définit vis-à-vis de l'ensemble de l'environnement végétal.

Depuis HARSHBERGER, la définition de l'ethnobotanique a donc évolué avec la formation du champ. En 1978, Richard FORD écrivait que *"l'ethnobotanique est l'étude des interrelations directes entre les humains et les plantes"* (FORD, 1978). La suppression du mot primitif devait permettre l'expansion du champ d'étude. En reformulant ainsi la discipline, Richard FORD donnait naissance à un nouveau courant, intitulé ethnobotanique de la "nouvelle synthèse". Ce vocable traduit l'influence de différentes méthodes et théories, s'appuyant souvent sur plusieurs disciplines dont la linguistique, la pharmacologie, la muséologie, l'architecture, la biologie de conservation et bien d'autres, selon les questions posées par l'étude.

## ■ André-Georges HAUDRICOURT et l'ethnobotanique

*L'Homme et les plantes cultivées* (HAUDRICOURT et HÉDIN, 1943) constitue l'ouvrage fondateur de cette discipline aujourd'hui foisonnante qu'est l'ethnobotanique. Véritable **manuel de génétique botanique**, l'ouvrage va avoir pour enjeu essentiel de retranscrire les **théories innovantes élaborées par N.I. VAVILOV** à Leningrad.

Le premier chapitre reprend à cet effet les principes et les concepts à la base de la génétique, science balbutiante en France. En introduisant des notions comme le chromosome, le gène, l'allèle, HAUDRICOURT et HÉDIN mettent à la disposition de leurs lecteurs les outils et les clés analytiques qui leur permettront de saisir toute la portée des évolutions apportées par la théorie des centres d'origine.

Explicitée dans le chapitre deux, cette théorie, l'une des plus connues du généticien N.I. VAVILOV, a pour enjeu de substituer à la classification linnéenne des espèces **une taxinomie dynamique** où les notions de centres d'origine et de centres de dispersion mettent en relief une **géographie botanique en perpétuel mouvement**. En introduisant des botaniques inédites, telles que celle relative à la **domestication des plantes sauvages**, N.I. VAVILOV actualise la discipline et introduit également un principe nouveau : celui de la **biodiversité du cultivé**. Une biodiversité qui se voit menacée d'érosion face aux différents processus de sélection (naturelle et humaine) qui amenuisent la richesse des ressources génétiques du vivant végétal (qu'il soit conçu comme un stock ou comme un conservatoire culturel).

Amendée d'un chapitre à portée ethnologique, cette partie consacrée à VAVILOV va prendre une dimension plus réflexive avec le chapitre 3. En revenant sur le problème de l'origine de l'agriculture, qui met en jeu des rituels, des concepts empruntés à la religion mais également toute l'histoire relative à la découverte du feu, HAUDRICOURT et HÉDIN ajoutent une perspective disciplinaire à leur ouvrage. Manuel de botanique, précis de génétique mais également étude ethnologique, *L'Homme et les plantes cultivées* s'inscrit déjà dans la dimension toute spéciale attachée à la discipline qu'il entend fonder : l'interdisciplinarité.

Les chapitres 4, 5 et 6 vont proposer l'application des théories génétiques et ethnologiques explicitées dans les chapitres précédents à la question des plantes cultivées. En s'intéressant, continent par continent, siècle par siècle, à l'origine des végétaux et à leur dispersion, les auteurs répondent à leur problématique initiale : celle consistant à analyser la relation réciproque qui lie les hommes et les plantes cultivées.

En problématisant les taxinomies botaniques, en sollicitant la participation d'ethnobotanistes curieux, nos deux auteurs proposent une définition de **l'ethnobotanique : la science étudiant les relations réciproques existant entre les hommes et les plantes**. Les trois articles publiés par HAUDRICOURT en 1962 (*Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui*), 1964 (*Nature et culture dans la civilisation de l'igname : l'origine des clones et des clans*) et 1986 (*Mythologie de l'écologie*) donneront à cette intuition une formulation à la hauteur de l'ambition qui sied à la publication de cet ouvrage. En proposant une réactualisation des problématiques ethnobotaniques formulées par HAUDRICOURT dans ces articles, je tâcherai de proposer des pistes d'études pour une ethnobotanique de la prairie (BROUSSE, 2011).

## 2. L'histoire de la prairie

### ■ De la vaine pâture à la création des premières prairies semées

L'histoire de la prairie cultivée commence géographiquement en Angleterre et en Scandinavie. Mais, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> et pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, l'agriculture française connaît les prémices de la révolution des fourrages. Historien français spécialiste d'histoire rurale, Jean-Marc MORICEAU a étudié la fluctuation des populations animales depuis la Révolution française. Jusqu'en 1850, le bovin est surtout un animal de traction. Il est engraisé en fin de vie pour être mangé mais sa fonction principale reste d'aider aux champs. En outre, les animaux sont beaucoup plus petits. Ils se nourrissent de ce qu'ils trouvent car à l'époque peu de prairies semées existent autour de Paris. Ce système reposait sur la vaine pâture.

**Au Moyen Âge et sous l'Ancien Régime, la vaine pâture** est un droit d'usage qui permet de faire paître gratuitement son bétail en dehors de ses terres à partir d'une

certaine date, date variant selon les régions et se situant après la récolte des céréales qui constituent alors la première production agricole française. Empêchant la clôture des terres, ce droit est contesté au XVIII<sup>e</sup> siècle par les propriétaires qui veulent utiliser leurs terres en permanence grâce aux nouvelles façons de cultiver le sol et qui ont une production sur plusieurs cycles, donc bien après la date de libre circulation des animaux. En effet, on découvre à l'époque les légumineuses fourragères qui permettent de fixer l'azote dans le sol. Les paysans se mettent alors à cultiver le sainfoin, le trèfle violet puis la luzerne. En créant une **rotation des cultures entre le blé et les légumineuses**, les paysans réussissent à accroître leur productivité.

**Olivier DE SERRES**, considéré par certains comme le père de l'agronomie française, théorisa ces principes au début du XVII<sup>e</sup> siècle : "*si vous voyez votre pré ne plus rapporter à suffisance, ne soyez pas si mal avisé de le souffrir avec si petit revenu, mais en lui changeant d'usage, le convertirez en terre labourable, en quoi profitera plus en un an, ainsi renouvelé, que de six en foin... Le fonds étant ainsi renouvelé, au bout de quelques années, si ainsi le désirez, sera remis en prairie*" (DE SERRES, 1600).

Ainsi, au XIX<sup>e</sup> siècle, les premières prairies artificielles viennent se substituer aux surfaces en jachère. En alternant, sur une même parcelle, des céréales et des productions fourragères, le *ley-farming* venu d'Angleterre permet d'accroître la productivité des exploitations. En outre, au même moment, la production laitière augmente considérablement. Avec la création de la ligne de train Paris - Lisieux, il devient possible d'apporter du lait à Paris. Ce sont alors les débuts de l'expansion de la vache normande et, avec, de la fromagerie.

Après la fin de la Première Guerre mondiale, cette dynamique s'intensifie et surtout s'institutionnalise. Le premier Institut de Recherche Agronomique (IRA) est créé en 1924 sur le site historique de Versailles et ouvre la voie à la planification de la recherche agricole et aux progrès de l'agriculture.

### ■ La première Révolution fourragère

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, la reconstruction du pays occupe tous les pans de la société française. Une révolution des idées et des pratiques va alors inscrire le renouveau de l'agriculture. Il s'agit d'engager **un accroissement de la productivité du travail paysan** grâce à l'instauration de nouvelles techniques agricoles : c'est la Révolution fourragère.

En 1945, la France sort de la guerre et le pays a faim. La production animale ne suffit pas à satisfaire la consommation humaine ; la production de ressources pour nourrir les animaux est alors considérée comme limitante. L'enjeu de la Révolution fourragère est donc d'intensifier la production fourragère pour améliorer le rendement de la production animale.

Les techniques mises à l'honneur parient sur un retournement des prairies permanentes. Sont préconisés

le labour, l'implantation de prairies temporaires et une sélection de variétés de graminées qui seront fertilisées et exploitées intensivement pour accroître le rendement insuffisant des fourrages. La recherche est donc dominée par **une vision rationaliste de la prairie** qui fait de la sélection des espèces fourragères et de l'exploitation intensive des prairies la clé du développement agricole.

Cette révolution des idées et des pratiques est née de la rencontre de l'agronome **René Dumont** avec les producteurs du bassin laitier lyonnais. Mais l'application sur l'exploitation agricole de la Révolution fourragère révèle de véritables contraintes techniques. En effet, dans la mesure où la récolte fourragère promet d'être beaucoup plus abondante, on ne peut plus traiter la prairie à la fourche et au râteau. La **mécanisation** se révèle très vite indispensable.

Après quatre années d'essais conduits par Pierre CHAZAL, l'application en vraie grandeur se fait dans les CETA (Centre d'études techniques agricoles). Puisque l'adaptation ne peut pas se faire isolément, les CETA, qui réunissent une vingtaine d'exploitants avec un technicien sur un territoire de la taille d'un canton, peuvent inculquer et suivre de près cette nouvelle dynamique fourragère.

Parce qu'elle constitue tout autant une refonte des idées qu'un renouvellement des pratiques, la Révolution fourragère inscrit des changements majeurs dans le pays. En 1954, DUMONT et CHAZAL publient une synthèse du mouvement qu'ils ont contribué à initier. Leur ouvrage *La nécessaire Révolution fourragère et l'expérience lyonnaise* entérine l'efficacité du système en rappelant l'incroyable explosion des performances fourragères qui s'en est suivie (CHAZAL et DUMONT, 1954).

Cette révolution engage en effet un véritable système de fonctionnement. Si les CETA développent le mouvement dans les campagnes, en amont, la création variétale, les zootechniciens et les professionnels de la production d'engrais contribuent à rendre le mécanisme viable. Puisque la performance du concept engage une dynamique technique toujours plus innovante, la révolution s'amende progressivement de nouvelles étapes.

### ■ La seconde Révolution fourragère

La deuxième phase de la Révolution fourragère est marquée par **l'apparition du maïs comme culture fourragère privilégiée**. Les progrès constants de la mécanisation agricole rendent obsolète la pratique des premières cultures fourragères. En effet, l'ensilage des légumineuses est difficile, tandis que le maïs est très bien adapté à cette pratique (consistant à conserver les fourrages par voie humide passant par la fermentation lactique anaérobie), en raison de la forte teneur en amidon du produit vert récolté et de la teneur en matière sèche au moment de la récolte. La faible teneur en protéines des ensilages de maïs peut être facilement corrigée par l'apport de tourteau de soja, co-produit de la production d'huile et disponible à bas coûts, à l'exception d'un bref épisode de tension aiguë en 1973.

En outre, à partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale, les **engrais azotés de synthèse** sont de plus en plus utilisés en agriculture, même si leur synthèse chimique est maîtrisée industriellement depuis 1917. La rotation des graminées et des légumineuses devient donc fastidieuse lorsqu'il est en revanche si simple d'apporter de l'engrais à ses parcelles. Et les graminées fourragères et le maïs "répondent bien" à l'apport d'engrais azoté. On assiste ainsi au développement intensif de la production de maïs au nord de la France. Parce que **la Révolution fourragère et la mécanisation agricole ont débouché sur une séparation des activités d'élevage et de grandes cultures**, la fertilisation organique du sol n'apparaît plus utile ; seule l'intensification de la production justifie la sélection des espèces fourragères.

Au même moment, les bovins augmentent en gabarit et de **nouvelles races** à forte production laitière ou au fort développement musculaire sont sélectionnées pour accompagner ce système : c'est l'exemple de la race Holstein en production laitière et de la race Blonde d'Aquitaine en production allaitante. Les besoins en fourrage augmentent et renforcent ce principe normatif du "toujours plus".

## 3. Des prairies et des hommes

Revenir brièvement sur l'histoire de la prairie et des cultures fourragères permet d'accéder à une idée essentielle : **la prairie n'existe pas sans les hommes**. Tandis que l'imaginaire collectif aime à penser que la prairie se porterait mieux sans les humains, en France, il ne peut y avoir de prairies sans hommes. Laissé à l'abandon, un pré devient rapidement broussailleux. Seules certaines régions du monde sont capables d'abriter naturellement et durablement des prairies qui n'ont pas vocation à devenir des strates arborées.

Le paysan, l'agronome, le botaniste et même le jardinier entretiennent et façonnent ainsi les prairies. Des relations hommes - graminées qui présupposent autant d'ethnobotaniques particulières.

### ■ La prairie et le paysan

En 2008, André POCHON publie un ouvrage intitulé *Agronomes et paysans : un dialogue fructueux*. Cet "agriculteur - chercheur" a bien connu la Révolution fourragère. Après avoir participé au sein du CETA de Corlay à l'exploitation de la prairie à base de ray-grass et de trèfle blanc, il prend ses distances avec les chercheurs de l'INRA qui remettent en question sa méthode. **La "méthode Pochon"**, qu'il explicitera en 1981 dans son livre *La prairie temporaire*, n'est pas conciliable avec l'introduction du maïs ensilage.

Mais le basculement dans le productivisme est peu compatible avec le modèle prôné par POCHON et ses collègues. La spécialisation des fermes, vers la production laitière ou porcine, rend les prairies désuètes et inadaptées. Tandis que, pour POCHON, **le système herbager**

permettait une production autonome et intensive (car "le cochon est pendu au pis de la vache"), le développement de l'élevage porcin hors sol et l'agrandissement des exploitations laitières ont profondément transformé les pratiques agricoles et les besoins en fourrages.

Regroupés au sein du Centre d'étude pour un développement agricole plus autonome (CEDAPA), association loi 1901 créée en 1982, André POCHON et ses collègues proposent avant l'heure **un modèle de production durable** reposant sur sept critères : un équilibre entre sol, plantes et animaux ; un bon assolement ; des plantes adaptées au sol et au climat ; du fumier et non du lisier ; des prairies à base de trèfle blanc ; la priorité aux investissements productifs (engrais de fonds, semences, cheptel vif) ; et enfin la priorité aux prêts à long terme bonifiés.

Parce que la prairie constitue, pour les membres du CEDAPA, plus qu'une surface herbacée, un enjeu écologique, un outil de travail et un cadre de vie, il est certain que des relations particulières, dénotant un attachement émotionnel fort, se nouent entre les agriculteurs et leur fourrage. Dans la revue bimestrielle publiée par le CEDAPA, *L'écho du CEDAPA*, les agriculteurs membres du réseau partagent leur technique, proposent des initiatives nouvelles. Ainsi de la production paysanne des semences de fourrages, vue comme une étape supplémentaire de **l'appropriation émotionnelle de la prairie, comme un accomplissement du travail de l'éleveur**. Dans la même perspective, les bergers, avec leurs moutons, tissent des relations à la prairie qui ne se résument pas à une simple potentialisation d'un espace fourrager.

**Michel MEURET**, ingénieur, agronome et écologue à l'INRA d'Avignon conduit des recherches dans lesquelles il remet en cause certains travaux scientifiques élaborés sur l'alimentation des troupeaux. Pour appuyer ses recherches sur le terrain, il se penche sur le savoir-faire empirique des bergers, leurs connaissances techniques, leur sens d'organisation des circuits en montagne. Nous renseignant sur la conduite d'un troupeau et sur l'alimentation des moutons, il propose *in fine* une ethnobotanique de la prairie, une **histoire des alpages et des relations réciproques berger - mouton - prairie** qui s'y tissent.

En faisant des aller et retour permanents entre son poste de biologiste et une posture de naturaliste, il dégage des connaissances nouvelles sur les relations étroites qui unissent la prairie et ses occupants. Dans son livre publié en 2010, *Un savoir faire de bergers*, il plaide pour une meilleure reconnaissance des savoirs des bergers.

Aujourd'hui, l'INRA est impliqué auprès du CEDAPA dans des programmes visant à étudier le fonctionnement de systèmes à même de fournir une agriculture plus durable. Reste que "cette forme de recherche en partenariat avec les agriculteurs tournés vers l'action et la gestion des exploitations et des territoires, mobilisant des disciplines scientifiques nombreuses et diverses, et en interaction, est novatrice" (ALARD et al., 2002).

Ce dialogue fructueux entre paysans et agronomes a ainsi permis la mise en place du programme Systèmes

Terre et Eau visant à évaluer les exploitations à dominantes herbivores du CEDAPA. La prairie, qu'elle soit de trèfle, de luzerne ou de ray-grass, est en effet un espace semé, créé, entretenu par le paysan.

"La révolution avait besoin de savants [...] mais l'élevage, s'il est une technique savante, est aussi un art. Il faut remercier les éleveurs, acteurs de la réussite de ces évolutions, de l'avoir montré et de continuer à nous le rappeler" (SALETTE, 2006).

## ■ La prairie et le botaniste

Tandis que la Révolution fourragère bat son plein, **Louis HÉDIN**, qui engage à l'INRA des recherches sur les dimensions écologiques de l'exploitation de la prairie, est marginalisé. Parce que l'enjeu des agronomes est d'étendre toujours plus le potentiel de production des cultures fourragères, la prise en compte des conditions écologiques du milieu est pour le moins négligée.

HÉDIN, avec qui HAUDRICOURT coécrit *L'Homme et les plantes cultivées*, consacre l'essentiel de ses recherches à des travaux sur la prairie. Il **va proposer une construction originale mêlant l'approche agronomique et la dimension des sciences humaines**. Tout comme André VOISIN, qui souscrit à ses approches et les complète, le botaniste plaide en faveur de pratiques raisonnées, cohérentes, où l'étude écologique des espaces permet d'élaborer des recommandations sur les espèces les plus adaptées au milieu étudié.

Il s'agit d'expérimenter le comportement des différentes espèces fourragères dans des milieux différant par le climat, le sol, les techniques culturales et culturelles. Il convient donc de prendre en compte les conditions écologiques pour proposer une exploitation plus efficace de la prairie. En s'intéressant à la géographie botanique régionale, en étudiant le climat et les sols, en prenant en compte des espèces de fourrage délaissées, HÉDIN entreprend **une vraie étude des fonctions écologiques de la prairie** et écrit "Sur les conditions d'une politique fourragère cohérente" (HÉDIN, 1961).

Aujourd'hui, les enjeux territoriaux et environnementaux sont centraux dans les travaux portant sur la prairie. L'irruption des problématiques environnementales participe d'une nouvelle représentation de la culture fourragère. Parce que la prairie est un lieu de production mais aussi un paysage, l'aménagement du territoire et les politiques de préservation de l'environnement influent sur l'évolution de la filière fourragère. De plus, les attentes des consommateurs évoluent. Il existe aujourd'hui une vraie demande de qualité qui va également jouer sur l'évolution de la production.

Dans son livre *Prairies et cultures fourragères en France*, Christian HUYGHE, directeur scientifique adjoint du secteur Agriculture de l'INRA, montre que la filière fourragère se trouve au cœur d'enjeux nombreux qu'il s'agit d'articuler habilement (HUYGHE, 2005). En effet, **la prairie est à la fois une surface à ambition agricole et tout autant un "espace paysage" sans dimension mar-**

**chande.** Si la réflexion écologique engage une nouvelle définition du travail de l'éleveur, l'importance économique de la prairie et le cadre réglementaire français et européen qui l'organise obligent à considérer une analyse systémique de cette filière complexe.

Aujourd'hui, 45 % de la surface agricole nationale est occupée par des prairies. Véritable écrin de biodiversité, ces espaces herbacés ont tout autant un rôle écologique qu'une dimension symbolique. La luzerne fait à cet égard l'objet d'une campagne d'information toute particulière. Parce qu'elle offre un gîte de choix aux oiseaux, aux abeilles et aux papillons, elle permet d'héberger une biodiversité significativement supérieure aux autres cultures, en particulier dans les zones à dominante céréalière où elle est en général cultivée. En outre, elle épure naturellement le sol de ses nitrates en excès et fertilise la terre grâce aux rhizobiums qui lui permettent de capter directement l'azote de l'air. Enfin, la légumineuse fournit une alimentation riche en protéines aux ruminants qui, de plus, émettent moins de méthane lorsqu'ils sont nourris à la luzerne. Elle permet ainsi aux systèmes agricoles français d'acquiescer plus d'autonomie.

En 1960, Louis HÉDIN écrivait ainsi que *“la curiosité scientifique, l'amour des sciences naturelles ont ouvert la voie à des études dont l'intérêt agronomique est bien vite apparu. En contact avec les botanistes, les agronomes doivent poursuivre l'œuvre commencée et lui donner sa signification à la fois scientifique et pratique”* (HÉDIN, 1960).

## ■ La prairie fleurie et le jardinier

En juin, c'est l'heure du fauchage de la prairie. Philippe BARRÉ, qui se présente fièrement comme le dernier paysan de Paris, aiguise sa faux et récolte les foin du Jardin des Plantes. Les parcelles fleuries sont aujourd'hui à la mode et bourgeonnent partout, même dans la capitale. Si en 1983 Pierre LIEUTAGHI s'inquiétait pour une ethnobotanique *“au péril du gazon”*, aujourd'hui, les bleuets et les coquelicots investissent les pelouses.

Orientées vers l'**éco-jardinage**, les prairies attirent papillons, abeilles, oiseaux et autres petits animaux, utiles aux plantes et au jardinier. Si cette appropriation de la prairie n'engage en rien la production fourragère, reste qu'elle symbolise **une dimension ethnobotanique nouvelle**. De la même façon que les consommateurs associent volontiers vert pâturage et bon fromage, les promeneurs s'entichent de plus en plus des pelouses un peu sauvages.

Des prairies fleuries qui intéressent également de plus en plus les agriculteurs. Le ministère en charge de l'agriculture (MAAPRAT) encourage en effet le développement de ces parcelles. La **mesure agri-environnementale (MAE) “Prairies fleuries”**, expérimentée depuis 2008 sur le Parc naturel régional du Massif des Bauges, a même donné des idées aux promoteurs de la biodiversité.

Un **concours national** des prairies fleuries est ainsi organisé depuis 2010 par les Parcs naturels régionaux et

les Parcs nationaux de France. Des prix récompensent les agriculteurs qui relèvent le défi du maintien de la richesse en espèces de leurs prairies. Promouvoir la biodiversité et semer des prairies fleuries, même en territoire de production agricole, est donc un enjeu écologique, aux conséquences ethnobotaniques, qui mobilise de plus en plus d'acteurs.

## ■ La prairie et l'homme occidental

Dans un article intitulé *“Mythologie de l'écologie”*, HAUDRICOURT (1986) opposait **le jardinier français à l'horticulteur chinois**. Tandis que les premiers entretiennent un jardin géométrique où les plantes sont disposées artificiellement et taillées systématiquement, les jardiniers chinois préfèrent anticiper leurs attentes en agissant de façon indirecte dans leur aménagement paysager (tableau 1). Plutôt que de rapetisser tous les mois les thuyas, ils vont créer des bonzaïs. HAUDRICOURT constate que les classiques confucéens ont fait beaucoup pour ce modèle associant l'homme à la nature. En effet, *“dès l'Antiquité chinoise, le déboisement est perçu comme une atteinte à la nature, tandis que l'Antiquité gréco-latine ne semble pas s'être aperçue de la disparition des forêts méditerranéennes remplacées par les maquis et les garrigues ; et des forêts atlantiques remplacées par des landes bretonnes et les tourbières irlandaises”* (HAUDRICOURT, 1986). C'est d'ailleurs sous la Rome Antique que naissait l'art topiaire. Et s'acharner à rendre géométrique *“de malheureux arbustes”* dénote certainement, au-delà d'une appropriation brutale des troènes, une *“civilisation offensive envers la nature”* (HAUDRICOURT, 1986).

Ce portrait **de l'horticulteur dominateur** semble aujourd'hui céder le pas devant **l'éco-jardinier hérissé**. Fier d'entretenir un jardin dont l'esthétique se veut brute et sauvage, il laisse sa pelouse en friche et installe des hôtels à insectes (tableau 1). Lorsqu'en 1983 Pierre LIEUTAGHI s'amusait des pelouses parfaitement tondues qui prolongent *“au-dehors l'espace moquette du séjour”* (LIEUTAGHI, 1983), aujourd'hui, les murs végétalisés prolongent au-dedans l'espace champêtre du jardin.

En 1962, André-Georges HAUDRICOURT conclut de son analyse de la culture des plantes européennes un certain modèle de traitement d'autrui. La mentalité dirigiste qui préside à la domestication des moutons et à l'intraitable tonte du gazon révèle une civilisation où l'action directe est la norme. Qu'il s'agisse du règne du

Civilisation	Horticulture	Relation
chinoise	du bonzaï	indirecte
gréco-latine	de l'art topiaire	directe
eco-friendly	des pelouses fleuries	indirecte positive

TABLEAU 1 : Présentation succincte d'une ethnobotanique du jardinage.

TABLE 1 : A concise presentation of gardening ethnobotanics.

végétal ou des interactions sociales, un même type de rapport est privilégié. **En analysant la relation des hommes avec les plantes, l'ethnobotaniste étudie finalement les rapports des hommes entre eux.**

Une perspective que l'on pourrait dès lors actualiser **en faisant du jardinier des prairies le symbole d'un nouveau modèle de civilisation.** Si l'art topiaire traduit une civilisation de l'action directe et l'entretien des bonzaïs un modèle d'action indirecte, la préférence pour les prairies fleuries pourrait être le symbole d'une nouvelle mentalité de l'inaction directe ou de l'action indirecte positive (tableau 1). En effet, en abandonnant la tondeuse à gazon et en laissant proliférer les plantes vagabondes, le jardinier occidental se défait du rapport brutal qui dans le temps et dans l'espace définissait auparavant son rapport au végétal. Toutefois, en semant une pelouse fleurie, il se propose d'attirer les insectes pollinisateurs et auxiliaires qui encourageront alors la fertilité de son potager. Une horticulture "indirecte" certes, car souple et harmonieuse, mais positive toutefois car ambitieuse et convoiteuse.

Si l'ethnobotanique se propose d'analyser les relations réciproques qui unissent les hommes aux plantes, sans doute serait-il encore plus pertinent d'analyser ici ses liens dans une **perspective écologique prenant en compte le fonctionnement des communautés végétales en réponse au milieu et aux pratiques humaines.** Une perspective qui pourrait ouvrir un champ disciplinaire nouveau : celui de **l'ethnoécologie de la prairie.**

Accepté pour publication,  
le 10 novembre 2011.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALARD V., BÉRANGER C., JOURNET M. (2002) : *A la recherche d'une agriculture durable, Etude de systèmes herbagers économes en Bretagne*, INRA Editions, 340 p.
- BARRAU J. (1973) : "Plantes et comportements des hommes qui les cultivent : l'œuvre ethnobiologique d'André Haudricourt", *La Pensée : revue du rationalisme moderne*, 171, 39-46.
- BROUSSE C. (2011) : *L'homme et les plantes cultivées, genèse, écriture, héritages*, mémoire de recherche réalisé sous la tutelle du comité d'histoire de l'INRA, INRA Paris, 130 p.
- CHAZAL P., DUMONT R. (1954) : *La nécessaire Révolution fourragère et l'expérience lyonnaise*, éd. Le Journal de la France Agricole.
- FORD R.I. (1978) : "Ethnobotany: historical diversity and synthesis", *The nature and status of ethnobotany*, Ford ed., *Anthropological Papers*, 67, Museum of Anthropology, University of Michigan, 1978.
- HAUDRICOURT A.G. (1962) : "Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui", *L'Homme*, 2, 1, 40-50.
- HAUDRICOURT A.G. (1964) : "Nature et culture dans la civilisation de l'igname : l'origine des clones et des clans", *L'Homme*, 4, 1, 93-104.
- HAUDRICOURT A.G. (1986) : "Mythologie de l'écologie", *Les Cahiers rationalistes*, 415, 266-270.
- HAUDRICOURT A.G., HÉDIN L. (1943) : *L'Homme et les plantes cultivées*, coll. Géographie humaine, Gallimard, 233 p.
- HÉDIN L. (1960) : "Problèmes écologiques : types de prairies et classification", *Fourrages*, n°4.
- HÉDIN L. (1961) : "Sur les conditions d'une politique fourragère cohérente", *Fourrages*, n°6.
- HUYGHE C. (2005) : *Prairies et cultures fourragères en France*, éd. Quae, 228 p.
- LIEUTAGHI P. (1983) : "L'ethnobotanique au péril du gazon", *Terrain*, n° 1, 4-10.
- MEURET M. (2010) : *Un savoir faire de bergers*, éd. Quae et Educagri, 336 p.
- POCHON A. (1981) : *La prairie temporaire*, éd. CEDAPA.
- POCHON A. (2008) : *Agronomes et paysans : un dialogue fructueux*, coll. Sciences en question, éd. Quae.
- SALETTE J. (2006) : "La Révolution fourragère et l'herbe", *Fourrages*, La Révolution fourragère, cinquante ans après, 188, 417-429.
- De SERRES O. (1600) : *Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs*, Paris, 1 042 p.

??

??

??

??